

Ecrivain de l'infini amoureux

Dominique Rolin

Le Monde
Mercredi 16 mai 2012

Auteur d'une œuvre littéraire intranquillante d'une exceptionnelle longévité, Dominique Rolin est morte le 15 mai, à Paris, à l'âge de 98 ans.

Au début des années 1960, Dominique Rolin avait déjà une œuvre romanesque importante, assez classique de facture, mais traversée de violences. Elle venait de perdre son mari, le sculpteur Bernard Milleret, et lui avait consacré un récit bouleversant, *Le Lit* (Denoël, 1960). Ses précédents livres avaient été remarqués par la critique et par le public. Elle n'hésitait certainement pas sur son rapport à la littérature, mais la forme littéraire n'était pas sa préoccupation première. Grâce à la rencontre d'un jeune écrivain et aux recherches du Nouveau Roman et de *Tel Quel*, elle trouve alors une liberté de narration nouvelle.

Elle publie *Le For intérieur*, en 1962 : c'est un tournant. La critique prétend qu'elle se laisse gagner par l'avant-garde. Ce n'est pourtant pas la stricte vérité, car dès *Les Marais* (Denoël, en 1942), les contradictions intérieures des liens familiaux et affectifs, des pulsions sexuelles, faites de désir et de dégoût, étaient traquées. Ce livre, à sa sortie, fut célébré notamment par Jean Cocteau et Jean Paulhan. Dominique Rolin lui demeura fidèle, puisqu'elle le republiera. De ses personnages, elle écrivait dans la préface à l'édition de 1991 (Gallimard), où elle s'adressait à la jeune femme de 29 ans qui avait signé ce premier roman : « Ils sont uniquement sauvés de leurs obsessions par la permanence d'une fantasmagorie ténébreuse qui les autorise à flotter au long des jours et des nuits : Jérôme Bosch et Brueghel ainsi que la magie atmosphère de ton pays de naissance sont là pour te seconder. » En effet, elle puise dans une zone de rêves la force de résister à ses « violences narratives incontrôlées ». Et son œuvre qui se réfère souvent à



En 1995. LOUIS MONIER/RUE DES ARCHIVES

Brueghel (*Dulle Griet, L'Enragé*) est, comme elle le reconnaît, « somnambulique ».

Née le 22 mai 1913, à Bruxelles, dans une famille littéraire (son père est conservateur de la bibliothèque du ministère de la justice, sa mère est la fille du romancier Louis Cladel), elle a d'abord été bibliothécaire, mais publie dès 1934 des nouvelles (reprises dans *Les Géraniums, La Différence*, 1993). « Le futur écrivain, commentera-t-elle, était doué d'une méchanceté d'œil fort plaisante, d'humour noir aussi, du besoin de s'abandonner sans contrôle à ses intuitions et ses rêves, c'est-à-dire l'amorce d'une recherche d'amour. »

Son mariage en 1937 avec un homme violent et alcoolique la hantera toute sa vie. Pendant la deuxième guerre mondiale, elle change de pays et de style d'ex-

istence. Dessinatrice douée, elle mène parallèlement une carrière d'illustratrice et d'écrivain, avec succès, puisque, en 1952, elle obtient le prix Femina pour *Le Souffle* (Seuil). Les romans et nouvelles publiés durant cette période (*Moi qui ne suis qu'amour, Le Gardien, Artémis*) font d'elles un écrivain qui, sans être populaire, a un large public.

Un autre monde

Sa famille demeure au centre de son inspiration. Son ton est cruel, ses descriptions parfois crues, son regard assassin. Par ailleurs, sa beauté lui permet de construire un personnage très singulier dans le milieu littéraire. Mais, tout en acquérant un certain pouvoir et une autorité critique (elle fait partie du jury Femina, qui l'exclu-

22 mai 1913 Naissance à Bruxelles
1942 Premier roman, « Les Marais »
1952 Prix Femina pour « Le Souffle »
1958 Rencontre celui qui deviendra le héros de « Jim » et l'homme de sa vie
1965 Est exclue du jury Femina
1989 Elue à l'Académie royale de Belgique au fauteuil de Marguerite Yourcenar
2000 Publie « Journal amoureux ».
15 mai 2012 Mort à Paris

ra pour avoir critiqué son « archaïsme » et son fonctionnement), elle se détache intérieurement de cette comédie. Ses livres se dépouillent de l'intrigue. Le style passe au premier rang. *Maintenant, Le Corps, Les Eclairs, Deux* témoignent de cette affirmation de la littérature pure.

Elle met en place une œuvre de plus en plus originale, avec en particulier une trilogie : *L'Infini chez soi ; Le Gâteau des morts et La Voyageuse* (Denoël, 1980, 1982, 1984). Dénonçant l'hypocrisie mielleuse des âmes éplorées, Dominique Rolin trace un tableau impitoyable de son entourage, en isolant un amour clandestin, dans lequel beaucoup de lecteurs verront la clé de l'œuvre de la maturité. Enfin, à l'occasion de *Journal amoureux* (Gallimard, 2000), est révélée l'identité de celui qu'elle a toujours prénommé Jim, Philippe Sollers, suscitant la curiosité du grand public.

A cet amour, elle a consacré de nombreux livres dont *Trente ans d'amour fou*, 1988, *Le Jardin d'agrément*, 1994 (tous deux chez Gallimard). Cet homme apparaît comme un repère essentiel de son univers, procurant constance et force. Mais aucun détail qui trahirait l'intimité des amants. On est dans un autre monde, une autre mesure. L'enjeu est ailleurs que dans

des confidences anecdotiques : dans un dialogue de l'écrivain avec des parts lumineuses ou obscures d'elle-même, un combat avec son inconscient, ses rêves, ses désirs, auxquels elle assigne des formes souvent allégoriques, sur un ton onirique, provocant, parfois comique. « Pourquoi faudrait-il mourir ? » s'interrogeait-elle dans *Le Futur immédiat* (Gallimard, 2002) « Falloir mourir. Que signifie en réalité ce monstrueux aphorisme auquel est soumise l'humanité depuis ses origines les plus lointaines, burlesquement ignorées de nous, pauvres petits vivants désarmés. »

Cette mort qu'elle connaissait parfaitement, chez les autres et chez elle-même, elle ne cède pas devant elle, mais l'a toujours provoquée. Elle avait intitulé *Plaisirs* son livre d'entretiens avec Patricia Boyer de Latour (Gallimard, 2002). Il y est question de Venise, de sa lumière et de ses peintres, de son bonheur d'aimer et d'écrire, mais aussi de son enfance assombrie par la mésestime de ses parents, des erreurs et errements de sa vie et de la seule tyrannie qu'elle ait jamais acceptée : celle de la page à remplir. ■

RENÉ DE CECCATTY